



SOIRÉES CHEZ M<sup>ME</sup> DE STAEL,

OU

LES CERCLES DE PARIS,

EN 1789 ET 1790.



J'étais bien jeune encore lorsque j'offris mon premier ouvrage sur notre scène lyrique. C'était ce fait historique de *Pierre-le-Grand*, de ce fameux czar des Russies, qui, sous les vêtements d'un simple ouvrier, et le nom le plus obscur,



construisit de ses mains le premier vaisseau qui fut lancé sur les mers de son vaste empire.

Grétry s'était chargé de faire la musique de cet ouvrage; et mon heureuse association avec ce compositeur célèbre me valut un succès qui passa mon espérance. A la fin de la pièce, au moment où le simple charpentier de vaisseau se fait reconnaître pour l'empereur, et qu'il excite l'admiration de tout ce qui l'entoure, par son audacieuse et noble entreprise, le monarque, désignant Le Fort, son confident et son ministre, qui l'avait secondé dans ses travaux, dit qu'un souverain veut en vain civiliser ses états, et faire le bonheur de son peuple, s'il ne trouve un sage, un ami pour l'éclairer, pour le conduire. Cette allusion frappante à M. Necker, alors si cher à la nation française, fut saisie avec transport; tous les regards se portèrent vers la loge du ministre, qui s'y trouvait entouré de sa famille. Madame de Staël ne put se défendre d'une ivresse filiale qui la saisit au point que, dès le lendemain, elle se fit un devoir d'aller remercier Grétry de l'hommage public et si touchant qu'il avait fait rendre à son père. Elle lui demanda l'adresse de son jeune collaborateur, et je reçus la visite du baron de Staël, ambassadeur de Suède, qui m'invita, de la part de la famille Necker, à un grand dîner donné le jeudi suivant au contrôle général,

où devait assister l'élite des littérateurs français.

Je me rendis donc, accompagné de Grétry devenu mon égide tutélaire, à l'hôtel du ministre, qui nous accueillit avec une cordialité toute particulière. En abordant M. Necker, je fus frappé de la sérénité qui régnait sur sa figure ouverte, expressive; et, dès les premiers mots qu'il m'adressa, je reconnus l'homme d'état, ami du peuple, et s'occupant dès-lors de soutenir ses droits.

Madame Necker, dont l'indulgence et la bonté, répandues sur toute sa personne, inspiraient une grande vénération, me parut digne du glorieux surnom de *l'hospitalière des mansardes*, qu'on lui donnait parmi le peuple. Elle me produisit l'effet d'une vertu chrétienne personnifiée, qui descendait sur la terre pour offrir aux femmes un modèle parfait de douceur, de patience et de charité.

Quant à madame de Staël, elle m'embrasa par son premier regard. La dévorante expression de ses yeux me fit éprouver une de ces commotions imprévues contre lesquelles on ne peut se mettre en garde, parce qu'elles pénètrent le cœur avant qu'on ait le temps de réfléchir. Toutefois, la figure de cette femme déjà si renommée avait quelque chose de mâle et de prononcé qui contrastait singulièrement avec son sexe. Son teint bourgeonné et ses lèvres arides annonçaient un



travail opiniâtre et bien des nuits consacrées à l'étude. Ses mouvements n'étaient point sans grâce; mais ils me semblaient impérieux, prononcés. Sa voix sonore et sa prononciation rapide, énergique, lançaient la foudre. Une secrète et continuelle préoccupation produisait quelquefois chez elle de ces distractions que répare aussitôt un trait de flamme, une ingénieuse répartie. En un mot, le premier abord de madame de Staël n'avait rien d'imposant ni de flatteur; mais l'écoutait-on quelques instants, se livrait-on avec elle à ces communications sociales, à ces discussions politiques ou littéraires qui animent un cercle, on était ravi, subjugué. Chaque mot qui sortait de cette bouche expressive charnait l'esprit, frappait l'imagination: tout coup portait; et, malgré la gracieuse affabilité qui, chez elle, ajoutait à la séduction, on ne pouvait s'empêcher de reconnaître une supériorité qu'on s'avouait avec franchise et qu'on supportait sans souffrance. Madame de Staël, en un mot, me produisit l'effet d'un génie créateur qui avait pris la forme d'une femme sans beauté, sans prétention, afin de moins humilier les hommes qui voudraient entrer en lice avec elle.

Je ne fus plus étonné de cette justesse d'idées, de cette élocution si remarquable, et surtout de ce tact si fin, de ces aperçus si profonds, en pro-

menant mes regards sur les divers personnages dont cette muse moderne était environnée. Là, je remarquais La Harpe, dont l'œil envieux, l'attitude carrée et la morgue sardonique annonçaient l'écrivain partial et passionné, l'implaçable détracteur de toute nouvelle célébrité. Ici, l'abbé Morellet, qu'on surnommait le théologien de l'Encyclopédie, faisait abjuration du petit collet, pour composer des chansons érotiques et dire aux femmes de jolis riens. Là, Marmontel s'efforçait d'animer, par d'agréables récits, la froide symétrie de son talent. Ici, l'abbé Sieyès, au regard d'aigle, aux lèvres pincées, au large front, réceptacle des plus hautes idées, semblait rédiger son *Essai sur les principes*, tout en baisant la main de madame de Staël, son élève chérie. Plus loin, Boufflers, à la figure commune, mais ouverte et riante, et dont chaque mot, chaque plaisanterie, parfois un peu leste, provoquaient le rire, excitaient la gaieté, semblait reprocher au chevalier de Parny son excessive timidité, sa naïve ignorance de son propre mérite. Près d'eux, Rivarol et Champcenets méditaient dans un coin quelque nouvelle méchanceté pour le *Petit dictionnaire des grands hommes*, où ils prenaient plaisir à flageller avec une audacieuse impudence ceux-là même dont ils serraient la main, pillaient la table et empruntaient l'argent. Brill-



lants jongleurs tenant le dé qu'on leur laissait prendre; parasites insatiables, faisant acte de propriété partout où ils s'installaient; égoïstes à la mode, véritables roués de cour, dont la morale était fidèlement exprimée dans ces vers de l'un d'eux :

Quel bien est solide aujourd'hui?  
Le plus sûr est celui qu'on mange.

A cette jactance éblouissante de Rivarol, aux traits vifs et mordants qu'il décochait sur ce qu'on appelait alors le tiers-état, je le pris pour un de ces grands privilégiés qui redoutaient l'égalité des droits en France; et, m'adressant à un homme dont la noble figure et le digne maintien prévenaient en sa faveur, je lui demandai quel était ce grand seigneur qui soutenait son parti et ses prérogatives avec autant de verve que de malice. « Lui, grand seigneur! » me répondit à demi-voix l'inconnu, ne pouvant réprimer un sourire : « c'est le fils d'un aubergiste du Languedoc. Après avoir porté la soutane et la giberne, il s'est affublé du plumet blanc, je ne sais trop par quel moyen : c'est un de ces intrigants de profession qui se glissent, tantôt en rampant, tantôt en payant d'audace, jusqu'aux près des puissants du jour, auxquels ils savent se rendre indispensables... En un mot, c'est Ri-

varol. — Je ne suis plus surpris, lui répondis-je, de ce feu d'artifice qui pétille sans cesse. Il me produit l'effet d'un fou qui vient de piller un diamant, dont il nous jette la poussière aux yeux, pour nous empêcher d'y voir clair. »

Je m'éloignai de ce groupe frondeur et brillant, pour m'approcher d'un autre qui convenait mieux à mes goûts, à mon caractère. Il était composé de l'abbé Delille, alors dans l'apogée de sa gloire, et que j'avais rencontré plusieurs fois chez Grétry, auprès duquel il était assis. Je demandai le nom de l'inconnu que je venais de quitter, et j'appris que c'était Condorcet qui, bien qu'il appartînt à la classe privilégiée, se montrait l'un des plus zélés partisans de la cause sacrée du peuple, qu'il ne cessait d'éclairer sur ses droits dans *la Feuille villageoise*, dont il s'honorait d'être le principal rédacteur.

Cherchant à faire ma liste chérie dans cette imposante réunion, j'aperçus dans l'embrasement d'une croisée trois personnages, chacun d'un extérieur bien différent des autres, et causant avec cette intimité de gens qui s'entendent et se conviennent. Le premier était Florian, dont les traits pointus et sardoniques contrastaient étrangement avec l'idée que je m'étais faite de l'auteur d'*Estelle* et de *Galatée*. Le second était Ducis, dont la figure admirable, la noble sta-



ture et le ton patriarcal se trouvaient si bien d'accord avec ce que j'avais rêvé de celui des auteurs tragiques de notre époque, dont la lyre pénétrait le plus avant dans mon âme. Oh! de quel respectueux intérêt je fus touché! combien j'enviai le sort de ses amis! Par quel attrait invincible je me sentais attiré vers lui!... Enfin, le troisième personnage, dont le physique chétif, les yeux baissés et le timide maintien annonçaient un nouvel initié dans ce cercle imposant, était Collin-d'Harleville, qui venait de faire applaudir au Théâtre-Français *l'Inconstant*, *l'Optimiste*, et *les Châteaux en Espagne*. Aussi La Harpe dardait-il déjà sur lui son regard oblique, et se préparait-il à le maltraiter dans son *Cours de littérature*, monument de brillante imposture et de révoltante partialité. L'humble et bon Collin-d'Harleville, qui ne se doutait pas qu'il faisait fermenter la bile de l'implacable Aristarque, avait été présenté chez madame de Staël par l'évêque de Chartres, l'un des plus aimables prélats de France, aux manières peut-être un peu mondaines, et qui causait, près de la cheminée, avec M. Necker et l'évêque d'Autun, ce fameux Maurice de Talleyrand, qui, dès-lors, annonçait le grand rôle qu'il jouerait en France : aussi Rivarol disait-il de lui : « C'est un maudit boi-  
« teux qui nous fera faire bien du chemin. »

Madame de Staël avait eu la bonté de me présenter au groupe composé de Florian, de Ducis et de Collin-d'Harleville. La jeunesse et la touchante simplicité de ce dernier semblaient me rapprocher de lui. Il m'accueillit avec cette douce urbanité qui le caractérisait, et voulut me faire accroire qu'il existait entre nous une véritable confraternité; mais je sus mesurer la distance qui nous séparait encore; et le serrement de main que je reçus de lui fut le présage flatteur de l'estime et de l'amitié dont il m'honora par la suite.

Plusieurs dames du plus haut rang et d'une célébrité reconnue augmentaient, par leur présence, le charme de ces belles réunions que je me promis de fréquenter le plus souvent que je pourrais. Parmi ces dames, je distinguai sans peine la maréchale de Beauveau, tante du chevalier de Boufflers, riche d'anecdotes, conteuse agréable, et se disant du parti populaire; la vieille madame Du Boccage, surnommée *le siècle ambulante*, qui, dans sa jeunesse, avait fait tourner la tête au pape Benoît XIV et à deux vieux cardinaux. Elle était octogénaire, et faisait encore les délices d'un cercle nombreux, soit en récitant ses jolis vers, soit en racontant ses voyages avec une verve entraînant et la plus piquante



gaieté. C'est d'elle que disait mon ancien ami Demoustier :

On est vieux à vingt ans, si l'on cesse de plaire;  
Et qui plaît à cent ans, meurt sans avoir vieilli.

Auprès du siècle ambulante très-recherché dans le monde, était une autre femme de lettres dans la maturité de l'âge, et joignant à des restes de beauté, la grâce la plus ravissante, et l'esprit le plus délicat embelli d'une véritable philosophie : c'était la comtesse Fanny de Beauharnais, que Buffon avait nommée sa fille chérie, et dont J.-J. Rousseau recherchait la conversation. Elle avait le talent de peindre d'un seul coup de pinceau les sujets les plus graves, les plus élevés. Elle prétendait que Corneille est un dieu, Racine une déesse, Voltaire un enchanteur, Shakespeare un sorcier. Parlait-elle de l'amour, elle disait que les femmes aiment de tout leur cœur, et les hommes de toutes leurs forces... C'était à chaque instant, et, pour ainsi dire, à chaque mot, une pensée neuve, une étincelle brillante qui jaillissait de la bouche la plus fraîche, et se gravait dans la mémoire de tous ses auditeurs.

Enfin, pour compléter ce rendez-vous des célébrités modernes, madame de Genlis y faisait

briller une grande connaissance du monde, ces aperçus fins et variés des mœurs, des usages, des ridicules de la cour. *Adèle et Théodore, les Veillées du Château, le Théâtre d'Éducation* plaçaient leur auteur au premier rang des écrivains moralistes. Madame de Staël n'en parlait qu'avec une respectueuse déférence : plus d'une fois je l'entendis défendre madame de Genlis contre les mordantes plaisanteries de Rivarol et de Morellet, qui l'attaquaient dans ses prétentions d'austérité, dans la haine ridicule qu'elle portait sans cesse à la philosophie. Je fis de cette femme célèbre une étude particulière : j'étais enthousiaste du charme répandu sur toute sa personne, de l'expression de sa figure encore ravissante. Je l'admirais passant tour à tour d'une conversation sérieuse, animée, à tous ces jolis riens de société qui amusent et captivent. Tantôt elle exécutait sur la harpe les morceaux les plus mélodieux, les accords les plus ravissants ; tantôt elle dessinait un paysage, une fleur, un insecte, avec une rare perfection. Jamais on n'avait montré plus d'adresse pour tous ces petits ouvrages de femme qui remplissent les moments de vide, et conservent la précieuse habitude de s'occuper... Toutefois, je l'avouerai, je trouvais à madame de Genlis un esprit d'envie et de domination, une austérité poussée jusqu'à la pru-



derie, un ton décisif, improbateur, qui cadrerait mal avec cette pieuse tolérance et cette douce charité dont elle nous parlait sans cesse. Il me semblait enfin que, malgré ses justes prétentions à former, à épurer le cœur de l'adolescence, elle oubliait souvent, en parcourant la scène du monde, qu'elle donnait la main à une jeune fille. Je ne fus donc plus surpris par la suite d'entendre des hommes tolérants et d'un mérite supérieur, attaquer vivement cette femme célèbre; lui reprocher, entre autres torts, de critiquer le style et de blâmer l'admirable morale de Fénelon; d'insulter Voltaire qui, du haut rang qu'il occupe sur le Parnasse français, riait malicieusement des petites contorsions de la prude; et que vengea Chénier dans son épître à ce grand homme, par ce vers, l'un des plus spirituels des temps modernes, qui stigmatise les femmes brillantes devenues dévotes, soit par spéculation sociale, soit par expiation de leurs folies de jeunesse :

Et toi, sainte Genlis, Philaminte des cieux...

Je terminerai cette peinture fidèle des réunions chez madame de Staël, par une esquisse rapide des hautes renommées qu'elles offraient dans les arts. Autour de Grétry se groupaient Monsigny, Dalayrac, Dezède, et Martini, dont

les aimables compositions ont contribué si longtemps à la vogue de l'Opéra-Comique. Autour du vénérable Vien, fondateur de la belle école française, se pressaient Ménageot, Suvée, Vincent, la belle madame Le Brun, et plusieurs autres peintres de genre, tels que Fragonard, Greuze, Vanspandouk, mademoiselle Gérard, etc. Parmi les savants, on comptait Jussieu, Delaplace, Monge, Lacépède, Dacier, Lalande... En un mot, on rencontrait tous les jeudis, au contrôle-général, ce qui pouvait charmer l'esprit, orner la mémoire, épurer le goût, agrandir la pensée. C'était, pour ainsi dire, le rendez-vous des célébrités françaises que venaient étudier celles de toutes les cours de l'Europe, intéressées à suivre le développement et la progression des lettres et des arts. On ne pouvait, en effet, porter les yeux que sur des noms illustres; on n'entendait qu'un langage épuré, brillant, scientifique; on apprenait à juger les hommes, non d'après le rang qu'ils occupaient, mais sur leur mérite personnel. On se trouvait assurément bien petit, en faisant cette étude salutaire; on y recevait une leçon de modestie, une conviction de sa médiocrité; mais les efforts qu'on faisait pour en sortir, n'étaient pas toujours vains, et l'on grandissait quelquefois sans s'en apercevoir. J'en fis moi-même l'expérience: je dus



beaucoup à l'honorable avantage d'être admis dans ces réunions si recherchées, dans ces salons que je salue encore avec un respectueux souvenir : ils me firent apprécier plus que jamais cette douce sociabilité, cet heureux esprit des convenances, et m'inspirèrent pour la vie un inaltérable dévouement aux femmes qui, comme madame de Staël, savent embellir une célébrité méritée par l'attrait si puissant de la plus gracieuse urbanité.

Quelque temps après, nous fûmes invités, Grétry et moi, par la famille Necker, à une grande fête donnée à toute la diplomatie des cours étrangères. L'hôtel était illuminé, le grand escalier jonché d'arbustes et de fleurs. Tous les appartements étaient remplis de ce que la capitale offrait de grands seigneurs et de personnages célèbres de l'un et l'autre sexe. Madame de Staël, parée de tous ses diamants qui paraissaient lui peser, nous reçut avec cet élan du cœur, bien préférable aux cajoleries des gens de cour et aux usages de l'étiquette. Nous y trouvâmes l'abbé Delille, Boufflers, Rivarol et Champcenets, en un mot, toute la coterie littéraire et habituelle. Mais ce qui me ravit, ce fut d'apercevoir le vieux Sedaine qui vint serrer la main de Grétry, en féal compagnon de gloire, et ne dédaigna pas de m'appeler son jeune con-

frère : qualification qui me fit tressaillir, et dont j'ambitionnais de me montrer digne.

Il se forme presque toujours dans ces grandes réunions un petit comité d'hommes de lettres et d'observateurs du cœur humain qui thésaurisent, font des esquisses d'après nature, et s'amuse des sots à la mode, des prétentions des ambitieux, de la gourme opaque des Turcarets modernes, du ton tranchant des pédants académiques, universitaires, des minauderies des coquettes surannées, du jeu de prunelles et du manège prétentieux des jolies femmes ; en un mot, de ce flux et reflux de toutes les petites passions qui font tant de dupes et de victimes. Tel était presque toujours, chez madame de Staël, ce comité qui se formait dans le petit salon particulier qu'elle appelait la *chambre ardente*. Rivarol y brillait par ce cliquetis de mots heureux et d'ingénieuses malices ; Boufflers, par cette verve de bonhomie et de gaieté qui ne laissaient pas de décocher les traits les plus mordants sur chaque personnage passant à son tour, dans cette redoutable lanterne magique.

Assis sur un tabouret, à l'entrée de cette chambre ardente, je dévorais et j'enregistrais dans ma mémoire ce recueil si précieux de bons mots, de pensées neuves, d'esquisses d'un seul trait, et frappantes de ressemblance. Ma tête s'échauf-